

Culture et interculturalité dans le texte littéraire marocain d'expression française et didactique du français par les textes

Abdellah HAMMOUTI, FLSH, Université Mohamed 1er Oujda, Maroc

Introduction

Le rôle que joue l'enseignement du français à l'université marocaine est, plus que jamais, capital. Nos étudiants débarquent dans les institutions du supérieur pour des formations de spécialisation, mais avec des prérequis incertains en langue française aussi bien à l'oral qu'à l'écrit. Évidemment, ils ont besoin d'une langue fonctionnelle pour communiquer et s'initier à la recherche et ils en auront besoin au troisième cycle pour entreprendre des travaux de recherche de longue haleine. Certains en sont conscients dès le départ, d'autres ne s'en rendent compte qu'à mis parcours. La tâche de l'enseignant chercheur qui assure des cours de français et de techniques de communication se révèle souvent difficile et les méthodes d'apprentissage de cette langue et de ces techniques doivent répondre aux attentes des futurs chercheurs en général et des futurs hauts cadres (ingénieurs, médecins, gestionnaires etc.) en particulier. Etudiants donc et enseignants savent qu'il est nécessaire de maîtriser cette langue qui n'est indiscutablement plus étrangère pour eux.

La programmation d'œuvres littéraires intégrales et d'ouvrages de sciences humaines et sociales (de philosophie, d'anthropologie, de psychologie, de communication, etc.), en plus d'extraits en français relatifs aux disciplines de spécialité, se présente à la fois comme une stratégie d'immersion dans cette langue par le biais de la lecture et de la contraction de textes, qu'il s'agisse d'extraits ou d'œuvres intégrales francophones du Sud, et une découverte de l'approche interculturelle qui sensibilise le futur citoyen du monde à la connaissance de sa propre culture et à l'ouverture sur l'Autre.

Notre expérience dans ce domaine nous a permis de constater que cette production a, dès sa naissance, constitué un intermédiaire entre la culture locale et les cultures mondiales. Après Chraïbi et Sefrioui, des auteurs de la trempe de Khatibi, de Ben Jelloun, de Khaïr-Eddine, de Laâbi, de Laroui, de Noufissa Sbaï, et de bien d'autres de la nouvelle génération ont mis en texte les thèmes du culturel et de l'interculturel. L'enseignant chercheur de français, en usant d'approches participatives, peut aider l'étudiant et futur chercheur, en variant les approches didactiques du texte, littéraire en l'occurrence, non seulement à maîtriser l'oral et l'écrit, mais aussi à mieux appréhender les notions d'échange culturel et de dialogue de civilisations.

Le terme « interculturel » est attesté dans les années 70-80 du siècle passé. Il se compose, comme on le mentionne dans le *Petit Robert* du préfixe *inter* et du substantif à base adjectival *culturel*. Dans le domaine de la didactique, « il concerne, les rapports, les échanges entre [des] cultures, entre [des] civilisations différentes »¹. L'expression « dialogue des cultures » a fini à son tour par coexister avec le substantif *interculturel* sur lequel a été forgé depuis quelques décennies le néologisme *interculturalité* en usage dans différents domaines y compris celui de l'économie et des entreprises².

1. Une page d'histoire : le Maroc, un pays de la diversité et de l'interculturel

La culture et les mœurs marocaines sont elles-mêmes le résultat d'un brassage de plusieurs civilisations qui se sont succédé depuis l'antiquité. Une pause historique suffit pour nous en persuader. Depuis les Phéniciens que de peuples ont foulé les terres du Maghreb y compris celle du Maroc ! Certes cela a souvent été fait à coups d'épée, de fusil ou de canon ; mais,

¹ Canada, Montréal, Dicorobert, Inc., 1993

² Jacques Demorgon, « Les cultures d'entreprise et le management interculturel », in www.ofaj.org/paed/texte2/intmanagfr/intmanagfr.html

même pendant les périodes de paix, le contact avec l'Afrique subsaharienne, avec le Moyen Orient, surtout avec le Monde arabo-musulman et l'Europe, n'a presque pas cessé. C'est pourquoi l'on peut dire d'ores et déjà, et sans crainte, que le Maghrébin, et particulièrement le Marocain, est un être pluriel³ qui hérite d'une diversité culturelle séculaire. Cette pluralité identitaire due aux relations diplomatiques et aux échanges commerciaux que le pays a entretenus avec ses voisins et essentiellement avec les pays subsahariens, l'Europe méditerranéenne, l'Angleterre, et même l'Amérique depuis le règne de l'empereur alaouite Mohamed Ibn Abdallah. La succession des dynasties et des empires avant l'avènement des Alaouites avait, elle aussi, renforcé l'échange avec les pays d'Afrique subsaharienne et d'Europe ; les rapports avec les peuples voisins ou amis ont connu en effet un essor à l'époque des Mérinides, des Saâdiens et de bien d'autres dynasties, mais c'est avec la dynastie alaouite qu'ils ont été confortés. L'Histoire en témoigne et depuis l'indépendance en 1956, comme on le sait, la politique, plutôt la culture de l'ouverture sur le monde est devenue une composante de l'identité marocaine, une pièce maîtresse même. Or, c'est ce qui a valu à ce pays l'amitié de nombreux nouveaux peuples et nations et l'universalité de ses valeurs. Les trois facteurs cités plus haut, c'est-à-dire la stabilité assurée par la succession des empires et des monarchies, la prééminence de la diplomatie et l'essor du commerce n'ont fait que rapprocher le Maroc du monde et essentiellement des deux continents, européen et américain. L'émigration vers le Nord et vers l'Ouest devient elle-même un nouveau facteur de rapprochement des peuples. L'usage, voire la maîtrise des langues étrangères, et le contact permanent avec autrui réduit les écarts et neutralise les stéréotypes.

2. Le contact des cultures par la littérature

La coexistence de la culture musulmane et de la culture occidentale au Maroc représentée par les professeurs français à l'école moderne à la veille des années 50 du siècle passé est manifestement présente dans les textes des auteurs marocains d'expression française. Après Driss Chraïbi dans *Le Passé simple* (le fameux parallèle établi entre les deux écoles : coranique où le Fqih est critiqué de manière acerbe et l'école française où l'enseignement moderne fascine les enfants marocains avides de liberté) et *Civilisation mère* où la modernité envahit les foyers les plus modestes par la radio et par d'autres moyens de la nouvelle technologie, puis Tahar Ben Jelloun dans *L'écrivain public* où le jeune adolescent est fasciné par son professeur de philosophie et Abdelkébir Khatibi dans *La Mémoire tatouée* où le futur sociologue se trouve déjà aux prises avec des questions épineuses autour de la notion d'identité et se voit le représentant d'une culture diamétralement opposée à celle de Jean-Paul Sartre, Fatima Mernissi dans *Rêves de femmes*, récit autobiographique où le maître mot *hudud*, c'est-à-dire *frontières*, est le pivot de la thèse développée, et enfin Abdellatif Laâbi dans *Le Fond de la jarre* qui nous intéresse le plus ici et sert d'illustration de notre propos.

Les thèmes développés par la plupart des romanciers marocains depuis la naissance de la littérature maghrébine reviennent en force dans cette œuvre: antagonisme des statuts, déjà analysé par Abdallah Memmes : « a/ femme/ homme ; b/ Enfants/ adultes ; c/ Dominants/ dominés etc. »⁴. L'écrivain maghrébin se convertit en sociologue ou en ethnologue et s'évertue à peindre la société dans sa diversité. Tout est sujet d'écriture : la vie familiale, la vie dans le monde rural, la vie urbaine, les rapports entre enfants et adultes, entre jeunes et vieillards, entre riches et pauvres, entre campagnards et citadins ; l'attachement des uns à la nature et leur connaissance approfondie des objets, des plantes, des animaux, du milieu dans

³ Cf. Abdelkébir KHATIBI, *Mahreb pluriel*, Paris, Editions Denoël, 1983.

⁴ *Littérature maghrébine de langue française : signifiante et interculturalité*, Textes de A. Khatibi, A. Meddeb et T. Ben Jelloun, Editions Okad, 1992 (Couverture et réalisation : Mohamed El Boukili), pp.114-121.

lequel ils se meuvent ; leur courage, mais aussi leur ténacité et leur témérité, la passion des autres pour le lucre et le faste etc.

Privés ou publics, les espaces sont montrés en alternance ou successivement et les acteurs qui les occupent sont à leur tour surpris dans différentes attitudes, assis, debout, en train de circuler, de discuter ou d'agir sur leurs semblables. Le marché hebdomadaire qui se tient dans les espaces publics et les lieux sacrés (mosquées, cimetières, mausolées), les différents moments de repas quotidiens tels que les veules us et coutumes, marocaines, les menus ; les fêtes religieuses ou nationales, les activités quotidiennes de la population, tout peut intéresser l'auteur et par conséquent le lecteur, quelles que soient ses origines.

Mais il faut noter avec Khatibi que « le paysage linguistique maghrébin est encore plurilingue : diglossie (entre l'arabe et le dialectal), le berbère, le français, l'espagnol au Nord et au Sud du Maroc »⁵. Certains écrivains en sont conscients et tentent de le faire sentir dans leurs écrits. En plus de la mise en texte des problèmes sociaux, ils traduisent consciemment ou inconsciemment « la présence de la langue maternelle [qui est] à l'œuvre dans la langue étrangère. »⁶. C'est pourquoi leurs textes sont généralement émaillés de mots arabes ou berbères comme on le note bien dans *Légende et vie d'Agoun'chich* et *Il était une fois un vieux couple heureux* de Mohammed Khaïr-Eddine. En fait, on recourt à la langue maternelle pour éviter les interférences et l'incompréhension à tel point que le texte écrit en français est bariolé de ces mots et expressions arabes. Noms d'objets ou de personnes écrits en lettres françaises mais qui ne peuvent être compris que par l'autochtone : « Bab Lahdid » qui veut dire Porte de fer, *Bab Jdid* qui signifie nouvelle porte, la *nzaha* qui désigne la promenade etc. Ces mots ne sont pas toujours traduits en français mais contextualisés afin que le lecteur francophone, qui ignore l'arabe, comprenne le sens du texte.

3. La différence culturelle est d'abord une conception du temps et de l'espace

Pour en montrer un exemple frappant où la déclaration se fait tantôt sans ambages, tantôt discrètement à ce sujet, nous citons quelques petits passages du poète et romancier à qui a été récemment décerné le prix Goncourt :

« En plus du cours dispensé par M. Benaïssa, il y a celui du maître d'arabe, Si Daoudi, un homme à la belle allure, coiffé d'un large turban, toujours tiré à quatre épingles dans sa jellaba immaculée, son burnous noir jeté avec grâce sur les épaules. Sur la semaine, M. Benaïssa se taille la part du lion, laissant à Si Daoudi deux ou trois apparitions au cours desquels les élèves apprennent un peu d'arabe, et surtout le coran. L'école franco-musulmane, mérite bien son nom. Mais Namouss ne se doute de rien, lui qui est tout à la ferveur de la découverte. En premier, celle d'un nouveau calendrier qui donne au temps une consistance inédite.

Avant, la notion du temps lui était comme qui dirait étrangère. Le jour ou la semaine ne constituaient pas vraiment une unité. Quant aux mois et années, ils baignaient indistinctement dans le flou. C'est pour cela qu'il avait le sentiment de vivre dans l'attente.

Seuls les vendredis venaient interrompre la plate succession des jours et des nuits. Vendredi où l'humeur des parents est au beau fixe, où le repas de midi est copieux, où, côté mise, on « vendredise » pour aller rendre visite à d'autres membres de la famille, se recueillir sur la tombe des proches et, certainement plus excitant se promener à Jnane Sblil, le jardin public de Boujeloud, sans parler de la perspective d'aller au cinéma. »⁷

Une mise en exergue des traditions dont les activités réservées au jour sacré qu'est le vendredi pendant lequel, même si la prière n'est pas évoquée, la famille marocaine, fassie en l'occurrence, festoie avant de se recueillir sur les tombes des proches morts et

⁵ « Bilinguisme et littérature » in Abdelkébir KHATIBI, *Mahreb pluriel*, op.cit., p. 179.

⁶ Ibid., p. 179

⁷ Abdellatif LAÂBI, *Le Fond de la Jarre*, Gallimard, 2002

d'entreprendre des promenades au fameux jardin de Fès, Jnan Sbil. C'est à travers le regard de l'écolier Namouss que l'on observe les changements brusques qui se font dans la vie quotidienne des habitants. L'éducation des enfants revêt ainsi une nouvelle forme à l'école franco-musulmane : les cours assurés en français par le maître Benaïssa constituent la dominante dans l'apprentissage des enfants marocains, et Laâbi de noter avec humour : « L'école franco-musulmane, mérite bien son nom ».

Les moments de loisirs eux-mêmes connaissent une nouvelle répartition. Le cinéma commence à interpeller et à intercepter le jeune public marocain citadin. Ainsi, au lendemain de la deuxième guerre mondiale, en plus de ses mœurs ancestrales héritées, le Marocain se fait siennes de nouvelles valeurs occidentales et accepte, sans violence ni mépris, la différence. Dans un même espace, un microcosme, deux cultures, deux mondes, deux univers, l'un oriental, ancestral, l'autre occidental, moderne. L'enfant s'y meut, s'y adapte sans hiatus et passe de l'un à l'autre sans transition. Le même personnage du *Fond de la jarre*, Namouss, constate la différence qui existe entre ces deux univers, mais il les accepte tous les deux et se les approprie selon les circonstances avec parfois une prédilection pour la modernité. L'on peut même avancer qu'il s'agit bien d'un métissage culturel que subit subrepticement la génération des années de la veille de l'indépendance au Maroc. C'est l'école qui a façonné les esprits et inculqué aux enfants marocains la communication interculturelle. On cohabite avec l'Autre, on accepte « la loi du partage »⁸. L'usage de plusieurs langues ou du moins de deux langues et l'exposition à des situations de communication multilingue et multiculturelle impose à l'interlocuteur des attitudes nouvelles et une adaptation à de nouvelles situations communicationnelles et relationnelles. La différence finit par être considérée comme une nouvelle chance de complémentarité. Comme nous le constatons, c'est l'aspect sacré du jour qui prévaut, l'humour est à l'origine de l'expression « se vendrediser » forgé sur « s'endimancher ».

A l'époque coloniale et à la veille des indépendances au Maghreb, l'interculturel se vivait d'abord à l'école moderne par les enfants marocains comme par leurs émules africains maghrébins ou subsahariens (Au Sénégal, en Guinée, au Cameroun etc.). En Algérie pour ne citer que deux exemples devenus classiques, *La grande Maison* de Mohamed Dib, où le petit Omar n'arrive pas à admettre l'expression « Nos ancêtres les Gaulois » dans un cours d'histoire adressée par M. Hassan, le maître de langue française d'origine algérienne, à ses élèves - et *Le Fils du pauvre* de Mouloud Féraoun où l'on assiste à la scène du premier jour de classe de Fouroulou en Kabylie, laquelle scène illustre la représentation stéréotypée mais laudative du Français, dit aussi le Roumi qui n'aime pas les personnes sales. En Tunisie, presque à la même époque, dans *La Statue de sel* d'Albert Memmi, le jeune Mordakhaï tergiverse avant de trancher la question du modèle à suivre incarnée par chacun de ses deux professeurs de philosophie et de littérature. Au Sénégal, dans *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, on s'en souvient, Samba Diallo devient, dès le premier jour d'école, l'ami du fils de son maître Lacroix et découvre la différence dissonante entre ses propres mœurs et valeurs et celles du Français venu de Bordeaux.

Une nouvelle conception du temps s'instaure dans *Le Fond de la jarre* grâce ou à cause de l'enseignement dispensé à l'école et dans la vie quotidienne, mais par l'intermédiaire d'un passeur marocain, le maître de la langue française M. Benaïssa. Le calendrier grégorien renforce et achève l'adaptation à la vie occidentale, voire l'assimilation et l'appropriation de la culture de l'Autre.

Depuis le premier jour à l'école, le train du temps est apparu et s'est mis sur les rails. A

⁸ Abdelkébir KHATIBI, « La loi du partage », in, *Etudes littéraires maghrébines* n°6, Paris L'Harmattan, 1995, p.11.

l'heure fixe, il s'ébranle ou s'arrête. Lundi, mardi, mercredi, et ainsi de suite. La halte du vendredi est remplacée par celle du dimanche. Que s'est-il passé ? Au **calendrier de l'hégire, s'est simplement substitué le grégorien. Chaque matin, M. Benaïssa enfonce le clou en inscrivant la date en haut du tableau : lundi ... novembre 1949**⁹. (C'est nous qui soulignons)

La transformation se fait donc à l'école étrangère moderne par le programme et les méthodes utilisées qui servent à le transmettre. Le contenu des enseignements et les stratégies éducationnelles adoptées ne sont pas sans impact sur le devenir du jeune marocain :

« L'année avance, et **Namouss s'installe dans sa deuxième vie qui fait naître en lui un sentiment qu'il ne connaissait pas auparavant, celui de sa différence**. Cela le remplit d'une joie mêlée d'inquiétude. Depuis que M. Fournier a prononcé sa voix haute, son nom jusqu'au jour faste où M. Benaïssa lui a remis son premier livre contre dix bons points. On peut dire que le chemin parcouru est celui qui sépare le néant de l'être. Namouss sait qu'il existe par lui-même. Il commence à éprouver le carcan des règles qui régissent sa vie à la maison, dans la rue et même à l'école. Le chemin où il pose son pied pour la première fois n'est donc autre que celui de la liberté, seuil obligé de l'aventure. »¹⁰ (C'est nous qui soulignons)

Mais c'est le temps qui fait et défait. C'est lui qui a le dernier mot. On apprend au moment même où l'on oublie. On est marqué par de nouvelles expériences qui font en même temps oublier d'autres même si les premières mettent du temps à disparaître : Namouss, par exemple, n'oublie pas facilement le larcin qu'il a commis avec ses **camarades** de classe en volant deux œufs et en les vendant à un épicier avide et rusé : « Il mettra du temps à oublier cet épisode »¹¹

Il est indéniable que le lecteur étranger, francophone, français en l'occurrence puisque le texte est écrit dans cette langue, ne peut pas demeurer indifférent vis-à-vis de la description de la scène de contage à laquelle assiste le jeune Namouss sur la place publique de Fès où Harrba (signifiant lance), conteur professionnel, est capable d'ensorceler ses spectateurs et auditeurs même pendant les veillées de Ramadan. Les belles pages consacrées à cette scène sont une occasion unique en son genre pour le narrateur de valoriser l'art de conter marocain et la spécificité de la tradition orale marocaine qui ne manquerait pas de dépayser le lecteur en quête du nouveau pour ne pas dire d'exotisme et d'aventure :

« Namouss sera là à l'écouter (le conteur Harrba), seul ou en compagnie d'une bande de camarades. Il se laissera porter par sa voie qui sait parodier l'homme et la femme, le riche et le pauvre, le maître et le domestique, le citadin et le paysan, le sourd et le bègue, le cadavre corrompu et l'imam Tartuffe ; le mendiant feignant la cécité, le marchand trompant sur la marchandise et mains autres simulateurs et filous. Puis Harrba changera de registres. Namouss voyagera alors dans les temps anciens, s'émerveillera aux miracles réalisés par les prophètes et les saints, souffrira à leur souffrance, s'enthousiasmera aux exploits des héros guerroyants sans relâche contre les ennemis du bien et de la loi. S'ébahira à l'évocation des charmes des princesses : grain de beauté adroitement placé, chevelure qui arrive aux chevilles, bouche en forme de bague, grenades des seins, taille fine qu'une seule main peut enserrer... »¹²

A tout cela s'ajoutent des observations et des interrogations sur la société marocaine en passe de se moderniser, sur le conte qui a déjà d'autres arts et médias occidentaux rivaux : le

⁹ Abdellatif LAÂBI, *Le Fond de la Jarre*, *op.cit.*, p. 63

¹⁰ *Ibid.*, p. 65.

¹¹ *Ibid.*, p.68.

¹² *Ibid.* p.114.

cinéma, le théâtre, la radio, et quelques années plus tard, la télévision etc. Le titre de l'œuvre est allégorique et la dimension historique de celle-ci se déploie en filigrane dans le récit. Le conte populaire est mis au service du roman¹³ et il en constitue même une source et un point d'arrivée : l'épilogue le montre à bien des égards. L'interprétation en est faite par l'auteur lui-même qui délègue ce pouvoir au narrateur. L'humour surgit dans les derniers passages d'une fiction où se fait la part belle au sérieux, à la reconstitution de l'Histoire contemporaine du Royaume du Maroc, un Maroc qui continue à s'enraciner, qui connaît une sorte de mue aussi, mais demeure fidèle à ses principes, à ses valeurs. Le recours à la traduction et l'établissement d'un glossaire sont bel et bien une invitation du lecteur occidental à faire un pas vers la culture de l'écrivain comme le font beaucoup d'auteurs africains francophones (maghrébins ou subsahariens), antillais et malgaches.

La nouvelle génération d'écrivains marocains d'expression française tente sans doute de suivre le cours de l'Histoire en variant les registres, en développant de nouveaux thèmes, en renouvelant les procédés d'écriture, mais sans cesser de puiser dans leur patrimoine culturel en constante évolution et sans perdre de vue la présence de l'Autre quel qu'il soit et quelle que soit sa langue maternelle, pourvu que la langue française serve de moyen de transmission du savoir et de rapprochement des visions du monde.

Conclusion

Notre objectif principal est de passer un message que d'autres chercheurs d'autres horizons ont essayé de diffuser dans le domaine de l'enseignement et de la didactique du français dans l'aire culturelle francophone¹⁴. Il est grand temps d'adopter une approche interculturelle et de la production littéraire et de son analyse et son interprétation. Une langue doit être au service d'un idéal, d'un projet solide, universel, qui rapproche les peuples au lieu de les séparer. Cela ne peut être réalisé que si l'esprit de tolérance et le sentiment d'appartenir à la race humaine digne de ce nom prévalent. La discrimination ne fait que réduire le champ d'investigation de tout projet humaniste et le droit au savoir ne doit être le fief d'aucune communauté ni d'aucune idéologie qui use et abuse de clichés et de stéréotypes culturels. Les multiples approches du texte littéraire, *externes ou internes*¹⁵, qui ont prévalu durant le vingtième siècle (l'approche historique, l'approche strictement thématique, l'approche linguistique, l'approche textuelle, formelle et structurale, l'approche comparative, l'approche sémiotique, l'approche sociocritique ou psychanalytique etc.) doivent laisser une place à l'approche interculturelle dans nos salles et amphithéâtres pour mieux servir l'apprentissage des langues et développer

¹³ *Le Fond de la jarre* est à la fois une œuvre qui obéit à quelques normes de l'autobiographie telle que la définit Philippe Lejeune dans *L'Autobiographie en France*, Paris, Armand Colin (Cursus), 1971 et surtout dans *Le Pacte autobiographique*, Paris, éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1975 ; Mais même si l'auteur ne reconnaît pas ouvertement dans l'œuvre qu'il a écrite une œuvre autobiographique et même s'il n'y pas adéquation de l'identité onomastique de l'auteur et du narrateur, critère incontournable pour la définition d'une autobiographie selon le théoricien du genre, *Le Fond de la jarre* est assez proche de la définition que donne Paul GASPARDINI de l'autofiction dans son article « De quoi l'autofiction est-elle le nom ? », www.autofiction.org/index.php.consulté_au_mois_d'août_2011, après Serge Doubrovsky dans *Fils*, Paris, Grasset, 1977 à la quatrième de couverture. En effet, c'est beaucoup plus un roman autobiographique et une autofiction dans la mesure où le narrateur, même s'il s'inspire du réel, donne libre cours à sa verve et par conséquent à son imagination. D'ailleurs, l'auteur du *Fond de la jarre* ne donne aucune indication sur le genre et le personnage principal Namouss n'est reconnu que comme un double insaisissable qui appartient au passé lointain et à l'avenir : « Namouss, c'est mon ancêtre et mon enfant » (*L'enfant de la jarre*, *op.cit.*, p.251. Philippe Gasparini tranche avec beaucoup de tact la question problématique de la définition du genre autobiographique en le comparant à l'autofiction: « L'autobiographie, dit-il, est condamnée à glisser sur la pente savonneuse de la mémoire », elle vit fatalement 'sous la chance de la fiction' » ; cf. *Autofiction, une aventure du langage*, Paris, Seuil, 2008, p.286. Il semble reprendre la notion de « débordement du cadre autobiographique » telle que la conçoit Abdallah Memmes cf. *infra*.

¹⁴ Cf. Luc COLLES, *Littérature comparée et reconnaissance interculturelle*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, s.a. 1994 ; Abdallah MEMMES, *Littérature maghrébine de langue française : signification et interculturelité*, Textes de A. Khatibi, A. Meddeb et T. Ben Jelloun, Editions Okad, 1992 (Couverture et réalisation : Mohamed El Boukili) ; Rita El KHAYAT & Alain COUSSOT, *Metissages culturels*, Casablanca, Editions Aïni BENNAÏ, collection « Humanités ». *L'interculturel au Maroc. Arts, langues, littératures et traditions populaires*, Ouvrage collectif préfacé par Abdallah MDARHRI ALAOUI, coordination : A. MDARHRI & A. ZEGGAF.

¹⁵ René WELLEK et Austin WARREN, *La Théorie littéraire*, Paris, Editions du Seuil, collection « Poétique », traduit de l'anglais par Jean-Pierre AUDIGIER et Jean GATTEGNO.

le sens de l'ouverture sur le monde. La didactisation du texte littéraire a plus de chance de réussir, croyons-nous, si le culturel et l'interculturel, qui sont les manifestations formelles éternelles de la représentation de l'humain, sont négligées. Une simple étude de texte où l'étude de l'énonciation, le recours à la mise en série des champs lexico-sémantiques, l'analyse des modalités et des modes de discours peuvent apporter un nouvel éclairage sur l'objet d'étude, permettre de rationaliser et de normaliser les interprétations et de mieux adapter les outils langagiers à l'apprentissage et à la production de discours oraux ou écrits.

Références bibliographiques :

1. COLLES Luc, *Littérature comparée et reconnaissance interculturelle*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, s.a. 1994-
2. DEMORGON Jacques, « Les cultures d'entreprise et le management interculturel », in www.ofaj.org/paed/texte2/intmanagfr/intmanagfr.html (consulté au mois d'août).
3. *Dicorobert*, Canada, Montréal, Inc., 1993
4. DOUBROVSKY Serge, *Fils*, Paris, Grasset, 1977.
5. EL KHAYAT Rita & COUSSOT Alain, *Metissages culturels*, Casablanca, Editions Aïni BENNAÏ, collection « Humanités ».
6. GASPARINI Paul, « De quoi l'autofiction est-elle le nom ? », www.autofiction.org/index.php consulté au mois d'août 2011.
7. GASPARINI Paul, *Autofiction, une aventure du langage*, Paris, Seuil, 2008.
8. KHATIBI Abdelkébir, « La loi du partage », in, *Etudes littéraires maghrébines n°6*, Paris, L'Harmattan, 1995.
9. LEJEUNE Philippe, *L'Autobiographie en France*, Paris, Armand Colin (Cursus), 1971.
10. LEJEUNE Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1975.
11. *L'interculturel au Maroc. Arts, langues, littératures et traditions populaires*, Ouvrage collectif préfacé par Abdallah MDARHRI ALAOUI, coordination : A. MDARHRI & A. ZEGGAF.
12. WELLEK René et WARREN Austin, *La Théorie littéraire*, Paris, Editions du Seuil, collection « Poétique », traduit de l'anglais par Jean-Pierre AUDIGIER et Jean GATTEGNO.